



LE VOLEUR
DE
CENTIMES

CHRISTOPHE
PAUL

UN THRILLER POLICIER
ET UNE HISTOIRE D'AMOUR
A PARIS

Le voleur de centimes

CHRISTOPHE PAUL

Titre original: *El ladrón de céntimos*
Traduction : Véronique Conesa
© Christophe Paul 2012

Couverture : Zinnia Clavo
Premier tirage: décembre 2013

ISBN: xxx
Dépôt légal: M-8953-2012
Imprimé par

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5,2^E et 3^E a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause est illicite »(art.L.122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À tous ceux qui ont un jour souffert de l'arrogance, la cupidité
et les injustices du système financier*

PERSONNAGES

Henri Pichon	Protagoniste
Odette Lambert	Tante d'Henri
Maurice Lambert	Oncle d'Henri
Jean-Philippe Maillard	Directeur informatique de la banque
Natasha (Tash) de La Valette	Fille de Jean-Philippe Maillard
Pierre Gabriel de La Valette	Mari de Natasha
Marcel	Garçon du <i>Relais de la Butte</i>
Etienne	Le gamin à la bicyclette
Yvette	Mère d'Etienne
Monsieur Bernard	Boulangier du <i>Fournil du Village</i>
Madame Bernard	Femme de monsieur Bernard
Valérie	La fille au scooter
Naël	Fiancé de Valérie
Morgane Duchène	Dir. des Risques Financiers maîtresse de Maillard
Herbert Lenoir	Détective privé
Silvano Garibaldi	Expert en informatique
Olivier Loiseau	Inspecteur de police

1

Tandis que l'eau glissait doucement sur sa peau pour ensuite s'échapper sans hâte dans un tourbillon mousseux par le siphon de la douche, Henri Pichon contemplait depuis la petite lucarne de la salle de bain, les toits de Montmartre qui livraient leur dernier combat avec les ombres de la nuit.

Les cloches de Saint-Jean de Montmartre le sortirent de ses rêveries.

Sept heures, il était temps de revenir à la réalité.

Il ferma le robinet d'un geste rapide du poignet, écarta le rideau de douche transparent imprimé de marguerites jaunes, en prenant bien soin de ne pas répandre une seule goutte d'eau sur le sol, et abandonna avec précaution la baignoire pour poser ses quatre-vingt-douze kilos sur le petit tapis de bain. Il secoua énergiquement son abondante chevelure plaquée par l'eau et chercha dans le reflet du miroir un indice de ce qu'il avait été quelques années auparavant. Comme d'habitude, il pensa qu'il fallait faire quelque chose pour se débarrasser de ces petits kilos superflus, il avait atteint récemment la quarantaine et il était encore temps de prendre les choses en main.

Il n'avait jamais très bien compris pourquoi sa tante -la sœur de sa mère- avait préféré installer une petite baignoire à la place d'une douche. Baignoire qu'elle n'avait d'ailleurs jamais utilisée en tant que telle. À l'époque, ce devait être un symbole de réussite sociale et de prospérité.

Maintenant qu'elle n'était plus là, cela allait changer...

Il y songeait depuis plusieurs années sans rien entreprendre ; il faudrait aussi rénover la cuisine, repeindre la chambre principale, faire tomber la cloison de son ancienne chambre pour agrandir le modeste petit salon. Et pourquoi pas, supprimer l'étroite et minuscule entrée, arracher le vieux parquet avec ses grincements et le remplacer par un autre plus clair et plus moderne, de même que les fenêtres dont les vitres déformaient la réalité et qui ne fermaient jamais complètement, transformant l'appartement en ouragan au moindre signe de vent ; sans oublier les vieux meubles foncés qui disparaissaient sous les couches de cire accumulées...

Il avait même dessiné quelques plans...

L'immeuble avait plus d'un siècle et il était indéniable que tout était là depuis l'origine... Il ne conserverait que les magnifiques moulures situées à plus de trois mètres du sol, et les deux petites mais somptueuses cheminées, souvenirs nostalgiques d'une autre époque. L'immeuble s'élevait au coin de la place Émile Goudeau, ancienne place Ravignan, face au célèbre *Bateau-Lavoir*¹, lieu de rencontre des peintres et écrivains au début du XX^e siècle.

Montmartre avait cessé d'être un quartier modeste et populaire, pour devenir l'un des emplacements les plus chers et convoités de Paris.

Il était prêt. Cette fois-ci le miroir lui renvoya le reflet d'un homme élégant, de taille respectable, vêtu de façon décontractée avec un pantalon de toile claire et un pull en coton beige sur un

¹ Le *Bateau-Lavoir* est un immeuble situé à Montmartre, dans le 18^e arrondissement de Paris, célèbre pour avoir été, au début du XX^e siècle un lieu de résidence et de réunion pour de nombreux peintres et écrivains. Son nom primitif, *La Maison du Trappeur*, fut remplacé par Pablo Picasso et ses camarades en 1904, parce cette construction en bois leur rappelait les bateaux lavoirs ancrés sur les bords de la Seine. L'endroit fut fréquenté par Henri Matisse, Georges Braque, Fernand Léger, André Derain, Raoul Dufy, Maurice Utrillo, Jean Metzinger, Louis Marcoussis, Guillaume Apollinaire, Alfred Jarry, Jean Cocteau, Raymond Radiguet, Gertrude Stein, Charles Dullin, Harry Baur, Ambroise Vollard, etc.

polo de la même couleur. Lorsqu'il se redressait et qu'il rentrait le ventre, c'était à peine si l'on voyait ces petits kilos superflus, il semblait presque svelte. Et bien entendu, il ne paraissait pas la quarantaine, surtout avec cette tignasse châtain et rebelle, sans un cheveu blanc.

C'est avec cet agréable sentiment positif qui le caractérisait toujours, qu'Henri récupéra son blouson de toile sur le dossier du canapé et sortit.

Il ferma avec soin l'antédiluvien et retentissant verrou de la porte et descendit rapidement les quatre étages qui le séparaient de la rue, sur des marches en bois patiné recouvertes d'un tapis rouge râpé.

L'air frais de l'extérieur l'accueillit. Il était sept heures dix du matin, le dernier dimanche du printemps. L'épais feuillage des arbres parsemait de pénombre les pavés de la place déserte, le soleil pointait à peine à l'est. Le ciel était dégagé, la journée promettait d'être agréable. Henri souriait en pensant que ce serait une de ces jolies journées parisiennes avec une lumière brillante qui rehaussait la splendeur de l'architecture de la ville et les sourires sur les visages. Les touristes n'étaient pas encore sortis à l'aventure.

Il respira profondément, traversa la place avec ses bancs verts et déserts, et descendit résolument les dix marches de pierre conduisant à l'esplanade qui bordait la rue des Trois Frères, au moment où Marcel, le garçon du restaurant *Le Relais de la Butte*, sortait de la boulangerie-pâtisserie du coin, chargé de croissants et autres délicieuses viennoiseries, pour les petits déjeuners. La terrasse était déjà installée et prête pour la journée ; il était l'unique client.

— Bonjour Marcel, dit Henri.

— Bonjour Monsieur Henri ; comme d'habitude ?

— Comme d'habitude, merci !

Marcel avait l'âge de prendre sa retraite, mais l'idée de se retrouver enfermé vingt-quatre heures sur vingt-quatre entre les quatre murs de son petit appartement avec son épouse Armande et ses continuels commérages et papotages, le rendait malade. Ils se connaissaient depuis qu'Henri était tout petit. Il se rappelait son arrivée dans le quartier pour venir vivre avec son oncle et sa tante, Odette et Maurice Lambert, après l'horrible fait divers dont avaient parlé tous les journaux du pays, il y avait de cela plus de trente ans. N'ayant pas d'enfants, le couple Lambert avait donc reporté toute son affection et sa protection sur le garçon.

Henri s'installa à sa place habituelle, dans le coin extérieur de la terrasse. À l'une de ces petites tables de bistrot, ronde et cerclée de laiton, avec ses classiques chaises de café. Il s'assit en regardant vers Paris où le jour pointait, dévoilant doucement la ville.

À cet endroit, la rue Ravignan, qui s'ouvrait devant lui en prolongation de l'esplanade, s'élargissait et descendait vers la Seine en formant une brèche qui laissait voir la coupole dorée des *Invalides*¹ où se trouve la tombe de Napoléon Bonaparte.

Henri travaillait tous les jours, toute l'année. Quelquefois la nuit, d'autres le jour. Il était informaticien dans l'une des principales banques françaises. Il n'avait pas de diplôme. À son époque, il n'y avait pas de formation pour devenir informaticien. Il fallait entrer au département informatique d'une entreprise et tout apprendre depuis le début. Une fois en place les fournisseurs d'ordinateurs donnaient des cours techniques en partenariat avec les

¹ **L'Hôtel des Invalides** est un complexe architectural du XVII^e siècle (1671-1676), situé dans le septième arrondissement de Paris. Conçu à l'origine comme résidence royale pour les soldats et militaires français invalides, vieillards ou à la retraite, il héberge aujourd'hui plusieurs musées dont le Musée de l'Armée, ainsi que le centre des pensionnaires qui accueille des combattants âgés, malades ou blessés au service de la patrie. En 1840, la dépouille de Napoléon Bonaparte y fut transportée. Depuis 1940, le mausolée impérial contient aussi la dépouille de son fils l'Aiglon. On y conserve aussi celles du frère de Napoléon, Joseph roi d'Espagne, et de certains maréchaux.

sociétés, pour que leur personnel ait une certaine autonomie, tant pour les ingénieurs système que pour les informaticiens de gestion.

Après avoir fini brillamment ses études secondaires, Henri avait rejoint le bataillon de l'informatique bancaire, sur les pas de son oncle, Maurice Lambert.

Maurice Lambert était un vétéran de l'informatique. Il avait fait des études d'ingénieur électronique aux États-Unis et travaillé chez IBM, pour rentrer plus tard en France, débauché par le jeune et fraîchement nommé directeur du service informatique d'une grande banque française : Jean-Philippe Maillard. Un directeur qui n'avait pas respecté ses engagements envers Lambert, et qui ne lui avait pas facilité l'existence lorsque le cancer avait croisé son chemin pour l'emporter subitement. Un directeur qui était toujours à son poste, à quelques années de la retraite, et qui trouvait normal que des personnes comme Henri Pichon travaillent tous les jours de l'année.

Une réalité dont Henri ne se plaignait pas, puisque cela lui permettait de travailler à son rythme et à ses heures, des heures pendant lesquelles personne ne venait voir ce qu'il faisait.

Avant de quitter ce monde, Maurice Lambert avait eu le temps de lui transmettre une grande partie de son savoir, ainsi que quelques petites choses supplémentaires.

L'odeur du café et des viennoiseries précéda Marcel, qui amenait sur son plateau un café au lait fumant accompagné de croissants tout juste arrivés de la boulangerie. Il déposa soigneusement le tout sur la petite table.

— C'est bientôt l'heure ! dit Marcel avant de se retirer discrètement avec son plateau vide sous le bras.

Henri acquiesça d'un signe de tête, le regard songeur fixé sur le dôme des Invalides. Il était sept heures et quart et les premiers rayons du soleil dépassaient les toits à l'est, illuminant petit à petit

la coupole dorée.

La sérénité de l'instant était uniquement perturbée par le désagréable vacarme d'une motocyclette dans le lointain.

2

— Etienne mon chéri, il est sept heures, les cloches de Saint-Jean viennent de sonner. Tu es prêt ?

— Oui maman.

— Tu t'es lavé la figure et tu t'es peigné ?

— Oui maman.

— Viens ici et fais-moi un bisou.

Le garçon entra dans la cuisine en trombe et fit une retentissante bise à sa mère qui demeura quelques instants pensive, le regardant avec tendresse et admiration.

— Qu'est-ce que tu es grand. Tu as encore grandi cette nuit ! Si ça continue, il va falloir changer toutes les portes de la maison.

— Mamannnn... dit Etienne d'une voix traînante.

— Allez ! Prends ton vélo et dépêche-toi d'aller chercher les croissants pendant que je réveille ta sœur. Dès que tu rentreras, nous prendrons le petit-déjeuner et nous partirons vite chez grand-mère.

Et voyant le garçon partir en courant elle ajouta :

— Ne roule pas trop vite et ne descends pas les escaliers, rappelle-toi la dernière chute...

Mais il avait déjà claqué la porte. Elle haussa les épaules en secouant la tête, désarmée, en se dirigeant vers la chambre des enfants. Etienne était un sympathique petit polisson de dix ans qui savait se faire aimer.

Étienne sortit en courant de la loge du concierge où il vivait

avec sa mère et sa sœur, ouvrit la porte de l'armoire aux balais dans la cour, et prit sa bicyclette bleue toute neuve. Ses parents la lui avaient offerte pour son anniversaire, quelques mois auparavant. L'ancienne n'avait pas survécu à la dernière chute dans les escaliers de Montmartre. Et c'était sa faute à elle, puisqu'elle était devenue trop petite et que ses genoux heurtaient le guidon. Rien d'étonnant à ce qu'il ait perdu le contrôle et qu'ils aient atterri emmêlés tous les deux en bas des marches. Heureusement, un grand-père qui accompagnait son chien dans sa promenade routinière, avait assisté à la catastrophe et averti les pompiers pour qu'ils puissent les séparer. L'affaire s'était soldée par une entorse et quelques égratignures et contusions.

Maintenant, avec la nouvelle bicyclette, aucun escalier de Montmartre ne lui résistait, surtout de si bonne heure, quand il n'y avait pas encore de touristes.

Il franchit prudemment la petite grille de l'immeuble qui donnait sur la rue Girardon, pas de voiture en vue, ni âme qui vive. Il prit à gauche en poussant fort sur les pédales pour attaquer la petite montée. À quelques mètres, en arrivant à la place Marcel Aymé, il tourna à nouveau à gauche dans la rue Norvins et, laissant dernière lui le *Passe-Muraille*¹, il se dressa sur les pédales pour venir à bout de la pente qui se faisait de plus en plus forte. Il arriva enfin en haut de la côte et aperçut la boulangerie de monsieur

¹ La sculpture du **Passe-Muraille** est une œuvre de Jean Marais, acteur et sculpteur français, réalisée en 1989. Elle représente la silhouette d'un homme émergeant d'un mur. C'est un hommage à l'écrivain Marcel Aymé et à son célèbre roman « Le Passe-Muraille ». Marcel Aymé vécut et écrivit la plus grande partie de ses œuvres à Montmartre.

Dans le roman, Dutilleul, un employé du Registre qui vit à Montmartre, découvre qu'il possède le don de traverser les murs. Il en profite d'abord pour se venger des humiliations de ses collègues de bureau, ensuite pour voler et devenir riche, avant d'être capturé et emprisonné. Il s'évade et tombe amoureux d'une belle femme mariée qu'il voit en cachette grâce à son don. Mais finalement, un jour le don disparaît et il reste définitivement prisonnier d'une muraille, rue Norvins... Il paraît que si l'on touche la main gauche de la sculpture, on peut contracter le don de Dutilleul.

Bernard, *Le Fournil du Village*, les meilleurs croissants de Montmartre d'après sa mère.

Mais Étienne préférait les croissants de la rue des Trois Frères. Non pas qu'ils fussent meilleurs, mais parce qu'ils représentaient deux volées de marches en descente, dont l'une très étroite et escarpée, ne laissant aucune marge d'erreur. Mais il devait d'abord entrer dans la boulangerie de monsieur Bernard : si sa mère apprenait qu'il ne l'avait pas fait, il serait puni au moins une semaine.

Donc, après avoir appuyé avec grand soin sa merveilleuse bicyclette bleue contre la vitrine du *Fournil du Village* pour ne pas la perdre de vue une seconde, il entra en priant pour que la fournée de croissants ne soit pas encore prête, ou pour qu'il n'y en ait plus.

— Bonjour ! lui dit madame Bernard en le voyant entrer, avec un énorme sourire, tout en continuant de préparer son étalage.

— Bonjour madame Bernard, répondit Étienne en regardant dans la vitrine, à la recherche des croissants, désirant ne pas les voir.

Madame Bernard ne portait pas le nom de Bernard, monsieur Bernard non plus d'ailleurs. Monsieur Bernard s'appelait ainsi parce que c'était son prénom et madame Bernard parce que c'était sa femme, ou par sympathie ; nuance qu'Étienne ne discernait pas encore très bien et qui donnait lieu à de longues et confuses discussions aux moments les moins opportuns.

Le Fournil du Village était un vestige du passé, un endroit agréable et paisible où quelques tables permettaient à la clientèle de s'asseoir pour prendre un café, un sandwich, une salade... Mais un dimanche, à cette heure matinale, il était désert.

— Tu voulais des croissants ? demanda madame Bernard avec une grimace de bon augure.

— Oui madame, six s'il vous plaît.

— La prochaine fournée ne sort pas avant un bon quart

d'heure...

Devant l'expression de bonheur du garçon, qu'elle ne sut pas très bien interpréter, elle se sentit obligée de répondre :

— Si tu veux, tu peux descendre à la pâtisserie des Trois Frères, tu auras peut-être plus de chance ; à bicyclette tu y seras en deux coups de pédale.

— Merci beaucoup, madame Bernard, je vais y aller, au revoir ! répondit le gamin en sortant en coup de vent, un large sourire aux lèvres.

Madame Bernard avait fini sa phrase dans le vide. Elle haussa les épaules ; trop tard pour lui dire au revoir, la petite clochette de la porte avait déjà tinté. Les enfants sont comme ça. Celui-ci au moins était bien élevé.

Étienne sauta sur son vélo et dévala la rue en direction de la place Jean-Baptiste Clément ; une fois arrivé, au lieu de descendre par la rue Lepic, il prit le raccourci et se lança sans freiner dans les escaliers à pic de la rue de la Mire, avec la chance qu'aucun piéton, chien ou chat ne croise son chemin.

— Bien ! s'exclama l'enfant en arrivant en bas sain et sauf.

Et il poursuivit sa vertigineuse descente vers la pâtisserie de la rue des Trois Frères, à l'angle de l'élargissement de la rue Ravignan, qui offrait une vue fantastique sur Paris.

Quelques instants plus tard, il arrivait aux abords de la place Émile Goudeau.

La pharmacie du coin devait être de garde, parce que le pharmacien qui était dehors avec une cigarette et sa blouse blanche lui cria :

— Où vas-tu si vite ? tu vas te casser la figure...

Mais Étienne devait s'occuper de choses plus importantes, comme par exemple éviter les bornes en pierre qui protégeaient la place, les arbres, la fontaine Wallace¹, les bancs verts, pour arri-

¹ Les **fontaines Wallace** sont un type de fontaine publique, d'eau potable, considérées comme l'un des symboles de Paris. Leur créateur et promoteur fut le philanthrope

ver enfin sans perte de vitesse au deuxième objectif : sauter d'un seul coup les dix marches de pierre conduisant à l'esplanade qui bordait la rue des Trois Frères, et freiner en dérapant devant la pâtisserie.

La bicyclette arriva lancée comme une fusée au sommet de l'escalier - tout était à sa place : l'esplanade complètement dégagée, la pâtisserie ouverte, les tables de la terrasse du Relais de la Butte sur la gauche, parfaitement alignées, la vue sur Paris par l'ouverture de la rue Ravignan... Mais il y avait quelque chose de nouveau pour Étienne, un spectacle fantastique et irréel qui attira le regard de l'enfant de dix ans : le soleil semblait incendier l'or du dôme des Invalides.

Le bruit d'une motocyclette le ramena à la réalité.

3

Valérie finissait son petit déjeuner, songeuse et encore à moitié endormie. Aujourd'hui c'était un grand jour : elle avait enfin accepté que Naël, son fiancé, la présente à sa famille. Il y avait maintenant deux ans qu'ils vivaient ensemble et malgré quelques incidents de parcours cela semblait marcher.

Elle provenait d'une famille catholique libérale. Catholique par tradition familiale, mais personne n'allait à la messe, ni se scandalisait lorsqu'un non-conformiste s'en prenait à l'Église. Que chacun fasse ce qu'il voulait avec sa vie et ses croyances !

Mais du côté de Naël la situation était différente. Sa famille était d'origine juive et pratiquante. Il avait tâté le terrain avec peu de tact, pour lui expliquer que la religion juive se transmettait à travers la mère, qu'il était très uni à sa famille, et qu'il ne voulait pas les faire souffrir. Mais Valérie ne voulait pas céder, ni du côté catholique, ni du côté juif, et elle se rebellait comme une vraie guerrière. Elle n'admettrait qu'un mariage civil.

Elle avait accepté de rencontrer la famille de Naël, fatiguée par le harcèlement plaintif de son fiancé, et parce que ses parents lui avaient dit que cela ne l'engageait à rien et que l'ambiance dans la belle-famille s'en verrait apaisée.

Elle ne savait pas comment se déroulerait la visite. Naël lui avait beaucoup parlé d'eux, de ce qu'il était convenable de dire ou de ne pas dire, des sujets tabous. Il était d'ailleurs parti le vendredi après le travail directement chez ses parents pour préparer le terrain, et elle prenait le TGV de 8h45 pour Lyon ce matin même.

Ils reviendraient ensemble dans la soirée après avoir passé la journée avec eux.

Les cloches de Saint-Jean de Montmartre la ramenèrent à la réalité.

« Merde, sept heures, si je rate le train ça va être le drame absolu, heureusement que ma valise est faite et le billet acheté » pensa Valérie en finissant sa tasse de thé. Elle entra rapidement dans la salle de bain.

Cinq minutes plus tard, elle était devant la porte de l'ascenseur, sa valise à la main. Elle se maquillerait un peu dans le train. Mais très peu, parce que les parents de Naël n'aimaient pas les jeunes filles trop maquillées. Heureusement que Lyon était loin.

Cinq minutes plus après, elle enlevait le cadenas de son scooter ; elle le laisserait sur le parking des motos devant la gare.

Quelques instants plus tard, un bolide rouge et bruyant conduit par une Valérie en retard pour prendre son train, sillonnait la rue des Trois Frères dans son vacarme habituel.

Elle ralentit imperceptiblement au croisement la rue Ravignan au cas où un véhicule apparaisse, chose peu probable un dimanche de si bonne heure.

Son regard fut captivé une fraction de seconde par l'éclat des rayons de soleil sur la coupole dorée des Invalides. « Paris est majestueux ! » pensa-t-elle tout en revenant à sa conduite.

4

Henri Pichon arracha la moitié du croissant d'une bouchée. Quel délice, il fallait penser sérieusement à se mettre au régime. Ça ne pouvait pas continuer comme ça. Depuis que sa tante était décédée et qu'il avait hérité de l'appartement, ainsi que d'une petite somme d'argent, économisée sur ce qu'il lui donnait de sa paie pour améliorer sa petite retraite, Henri était revenu dans le vieil appartement et ne faisait rien d'autre que travailler, manger, lire et se promener un peu dans Montmartre. C'était comme vivre dans un village, sans les inconvénients.

Il s'était émancipé et avait abandonné le domicile de son oncle et sa tante quelques mois après avoir commencé à travailler. Après l'enterrement de Maurice, il s'occupa beaucoup de sa tante Odette. Il avait déménagé plusieurs fois, mais toujours dans Paris, et il n'avait jamais acheté d'appartement parce que son salaire ne le lui permettait pas. Des petites amies, il en avait eu beaucoup ; avec l'une d'entre elles, la dernière, il avait même été en ménage pendant sept ans... elle était plus jeune que lui et ne voulait pas d'enfants pour le moment. Lorsqu'enfin elle se trouva enceinte, ce fut grâce au voisin de palier avec qui elle maintenait une « relation stable » depuis plusieurs années. Cette circonstance coïncida avec la mort de tante Odette et il décida de déménager à Montmartre, seul.

Il regardait, hypnotisé, l'explosion de lumière dorée qui embrasait le dôme des Invalides. Cela avait commencé par la petite croix qui la couronnait, descendant ensuite sur la flèche pour enfin s'emparer de la coupole.

Le phénomène durait une dizaine de minutes, dix minutes pendant lesquelles Henri demeurait complètement captivé.

Il leva sa tasse pour boire une gorgée du savoureux café et ainsi parfaire son état de plénitude.

5

Étienne écarta sa vue de la coupole des Invalides pour tirer sur le guidon de sa bicyclette et atterrir sur la roue arrière, pour amortir et mieux contrôler le dérapage final.

Un maudit pigeon, caché sur la deuxième marche, décolla apeuré à la vue de ce qui tombait du ciel, se faufilant entre ses bras et fouettant son visage de ses ailes.

Lorsque le pigeon réussit à se libérer de cette agression abusive, la bicyclette et son petit propriétaire étaient en chute libre et avec une trajectoire imprévue.

Avant d'avoir eu le temps de boire sa gorgée de café et d'atteindre la plénitude, Henri Pichon reçut en plein dans le dos, sans le voir venir, tout le poids de l'objet volant non identifié, le projetant quatre mètres en avant, au milieu de la rue des Trois Frères, avec chaise, table et petit déjeuner. A demi-inconscient il essayait, en tant que bon informaticien, d'analyser la situation, qui lui semblait très confuse.

Une fraction de seconde plus tard, un bolide rouge assourdissant lancé à toute vitesse, percutait le ramassis de chaise, table, petit déjeuner et Pichon.

Henri renonça à trouver une explication aux événements qui s'acharnaient sur lui et perdit connaissance, pendant que Valérie atterrissait assise au milieu de la rue sans comprendre ce qui lui était arrivé, et qu'Étienne se demandait comment il allait expliquer tout ça à sa mère pour minimiser la punition.

La Défense¹ - Lundi

Jean-Philippe Maillard abandonna la salle de réunion contiguë et entra dans son immense bureau. Il resta debout devant la grande baie vitrée qui occupait toute la cloison du fond, regardant les allées et venues des gens sur l'esplanade de La Défense, quinze étages plus bas, tout en composant un numéro sur son portable.

On aurait dit des fourmis, il en éprouvait toujours un sentiment de profonde supériorité. De là-haut, il se sentait divinisé.

— Tash ma petite, c'est papa.

— Bonjour papa, comment ça va, où es-tu ?

— Au bureau. Dis-moi, ton mari est toujours intéressé pour travailler à la banque ?

— Bien sûr, tu sais bien qu'il n'est pas satisfait de ce qu'il fait actuellement.

— Personne de l'a obligé à démissionner du poste où je l'avais pistonné il y a dix ans.

— Il faut le comprendre, c'est normal. Qu'aurais-tu fait toi, si après dix ans d'efforts à attendre que se libère enfin le poste de directeur, on l'avait donné à un crétin incompetent que tu avais

¹ **La Défense** est un quartier d'affaires moderne situé à l'ouest de Paris, dans la prolongation de "l'axe historique" qui commence au Louvre et continue par l'avenue des Champs Élysées, l'Arc de Triomphe, jusqu'au pont de Neuilly et la Grande Arche. Ce quartier se compose essentiellement de gratte-ciel de bureau desservis par une immense esplanade piétonne (*Le Parvis*) de 31 hectares. Les jardins et soixante œuvres d'art en font un vrai musée à l'air libre et une promenade très appréciée par les personnes qui y vivent ou y travaillent. Avec la *City* de Londres, c'est le quartier d'affaires le plus important d'Europe.

toujours protégé pour qu'on ne le fiche pas à la porte ?

— Moi je n'ai pas ce genre de problème, j'ai commencé comme directeur grâce à mes études, mon effort et mon...

— Papa, s'il te plaît, ne commence pas. Que voulais-tu me dire ?

— J'ai un poste pour lui. Rien d'important pour le moment, mais cela me permet de l'embaucher.

— Mais, tu ne m'avais pas dit que tout était bloqué ?

— Les caprices du destin, un de mes ingénieurs système a souffert un accident et n'est pas venu travailler ni hier, ni aujourd'hui...

— Hier dimanche ?

— Oui, et il va nous manquer, il y a plus de vingt ans qu'il travaille chez nous, c'est le plus compétent. Alors dis à Pierre-Gabriel de se préparer à travailler plus d'un week-end. De toutes manières, je vais devoir embaucher plusieurs personnes pour assumer son poste et le travail qu'il réalisait.

— Et quand ton accidenté reviendra, que feras-tu de Pierre-Gabriel ?

— Je ne sais pas s'il reviendra, il est dans le coma, avec un traumatisme important, plusieurs côtes cassées...

— Ne me raconte pas les détails, ça me rend malade.

— Bref, s'il revenait, je ne le laisserais pas tout seul. Je ne peux pas courir le risque qu'une seule personne embrasse autant de responsabilités. En ce moment j'ai un problème d'envergure avec l'organisation des transactions de clôture.

— Exactement la spécialité de Pierre-Gabriel.

— Trouve-le et dis-lui de me téléphoner.

— Merci papa. Je l'appelle tout de suite.

Jean-Philippe Maillard raccrocha et resta un moment songeur devant la grande baie vitrée. Depuis son bureau il pouvait voir presque tout l'ensemble des gratte-ciel de La Défense entourant

l'esplanade. Sur sa gauche se trouvait l'ancienne tour Fiat avec ses quarante-quatre étages, où il avait commencé sa carrière et sa brillante trajectoire. Ils y détenaient toujours une salle informatique au cinquième sous-sol, depuis laquelle était piloté l'ensemble des transactions de la banque. C'était là-bas que travaillait Henri Pichon et c'est là qu'irait Pierre Gabriel de La Vallette, son gendre.

Il ne l'aimait pas, il appartenait à cette race pédante de la vieille noblesse française décadente qui se permettait de regarder de haut le commun des mortels, en ayant l'air de les excuser d'exister, simplement parce qu'un jour il hériterait un château de la Renaissance dans le Poitou. Même lorsqu'il parlait avec lui, il sentait cette arrogance méprisante, bien que très contenue, à cause du respect que Maillard imposait à son entourage.

De toute façon, il devait penser au futur, et à l'avenir des nouvelles générations. Il prendrait sa retraite dans quelques années, et ce ne serait pas un mauvais investissement que de laisser son gendre dans une bonne situation, pour le bien-être de sa fille et de sa descendance qui, soit dit en passant, tardait un peu à venir. Mais ils étaient jeunes -Tash, Natasha, avait trente-deux ans et Pierre-Gabriel trente-sept. Ils travaillaient tous les deux dans l'informatique, elle en gestion et lui en systèmes, mais Tash avait cherché du travail toute seule, loin de l'influence de papa, contrairement à Pierre-Gabriel qui s'était laissé pistonner dans une des filiales du groupe bancaire de son beau-père.

Pichon au contraire appartenait à cette race en voie de disparition : le travailleur soumis, de même que son oncle... comment s'appelait-il ?... Ah oui, Lambert, Maurice Lambert. Il y avait longtemps qu'il ne pensait plus à Maurice. Ils faisaient partie des gens qui ne se plaignaient jamais. Henri Pichon n'avait jamais demandé d'augmentation, l'augmentation conventionnelle annuelle lui suffisait. Pour le travail qu'il réalisait, il gagnait une misère. Il aurait pu multiplier son salaire par dix. Certains ingé-

nieurs de ce niveau arrivaient à gagner plus que lui-même.

Maintenant, il était obligé de le remplacer par deux ou trois informaticiens de haut niveau... cela allait lui coûter une fortune, sans compter les problèmes techniques et d'organisation qui pouvaient survenir.

7

Des visages inquiets et angoissés meublaient la petite salle d'attente de l'unité des soins intensifs de l'Hôpital de la Pitié Salpêtrière. Parmi eux se trouvait Valérie, qui avait pris sa journée pour veiller sur l'homme qui s'était interposé sur son chemin dimanche matin, faisant involontairement irruption dans son destin.

Elle se souvenait des événements de la veille avec horreur et incompréhension. Comment une masse d'objets, parmi lesquels elle avait cru reconnaître une chaise, s'était-elle mise en travers de son chemin lorsqu'elle se rendait à la Gare de Lyon pour prendre le train qui devait sceller son futur avec Naël ? Elle roulait trop vite pour les ruelles de Montmartre. Mais même si elle avait circulé à une vitesse plus prudente, elle n'aurait pas pu l'éviter. La collision était inévitable.

Lorsqu'elle avait enfin réussi à revenir à la réalité et à mettre de l'ordre dans ses pensées, elle s'était assise sur les froids pavés de la chaussée : son scooter faisait partie de ce tas d'objets, encore en marche, au ralenti, la roue arrière tournant doucement.

Un gamin d'une dizaine d'années, une bicyclette à ses pieds, observait la scène avec de grands yeux, son regard passant sans cesse d'elle au tas hétéroclite dans lequel un garçon de café essayait de mettre un peu d'ordre.

— Ça va, Mademoiselle ? lui demanda le garçon de café avec inquiétude.

— Oui, je crois —répondit-elle en faisant un effort pour se le-

ver, non pas parce qu'elle avait mal, mais plutôt par crainte d'avoir mal—. Je suis navrée, je ne sais pas ce qui s'est passé...

Elle interrompit sa phrase. Après avoir écarté la moto, l'homme avait retiré une chaise, puis une table, découvrant le corps d'un homme apparemment sans vie.

— Mon Dieu ! s'exclama Valérie prise d'une crise de nerfs.

— Rassurez-vous, il est seulement inconscient. Si vous avez un portable, veuillez téléphoner aux urgences, s'il vous plaît...

— C'est déjà fait, dit quelqu'un.

C'était la voix puissante du pâtissier, un homme corpulent, avec un visage d'enfant rondouillard et une moustache à la Chaplin, qui se penchait pour voir s'il pouvait aider.

— Que s'est-il passé, Marcel ? demanda-t-il au garçon de café.

— Un mauvais tour du destin. Le gamin —commença-t-il à expliquer, faisant un signe du menton en direction d'Étienne— le gamin descendait les escaliers en bicyclette, quand un pigeon lui a fait perdre le contrôle...

— Maudits rats volants ! grommela le pâtissier.

— La fatalité —continua le serveur—. Il a perdu le contrôle et il est venu atterrir sur le pauvre monsieur Henri, qui contemplait tranquillement les premiers rayons de soleil sur la coupole des Invalides.

— Une belle dernière image avant de mourir, commenta le pâtissier avec philosophie.

— Il n'est pas mort, seulement inconscient, répéta patiemment Marcel.

— Et elle ? demanda le pâtissier en montrant Valérie de sa moustache.

— Malheureusement pour elle, elle arrivait par la rue des Trois Frères, au mauvais moment, et n'a pas pu l'éviter.

Le pâtissier regarda l'enfant puis la fille au scooter, pâles comme des fantômes, et émit sa sentence :

— Ils allaient trop vite tous les deux...

Valérie éclata en sanglots et Étienne, qui ne savait pas quoi faire, l'accompagna en pleurnichant.

Marcel lança au pâtissier un regard plein de reproche et, sans changer de place, dit :

— Calmez-vous. J'ai tout vu, c'est un mauvais tour du destin. Ne vous en faites pas, il va vite s'en remettre, vous verrez.

Mais Henri était toujours inconscient et le côté droit de sa tête saignait beaucoup, bien que Marcel le tamponnât bien fort avec son tablier.

— L'ambulance ne devrait plus tarder et on l'emmènera aux urgences — continua-t-il pour s'en convaincre lui-même. Mademoiselle, occupez-vous du garçon et voyez si vous pouvez appeler sa mère.

Les minutes passèrent, personne ne parlait, excepté le pâtissier qui expliquait, à qui voulait l'entendre, ce qui était arrivé.

La première à arriver fut la police, parfaitement organisée. L'un des agents s'agenouilla près de Marcel pour examiner le blessé, pendant que l'autre demandait des explications.

Le pâtissier se lança dans sa version très personnelle, avec grandiloquence. Marcel murmura à l'agent qui s'était accroupi à ses côtés :

— Lui, il n'a rien vu, il était en train de sortir une fournée à l'intérieur de sa pâtisserie.

Le policier se leva et, interrompant le discours du pâtissier, l'avertit :

— Êtes-vous sûr que vous avez bien vu tout ce que vous allez nous raconter ? Parce que je vous rappelle que cette déclaration ira au tribunal et que vous devrez répondre devant la loi de ce que vous aurez dit.

L'agent de police regarda le pâtissier dans les yeux, sans ciller, avec sa tête des mauvais jours, et celui-ci baissa le regard en admettant :

— C'est Marcel, le serveur, qui m'a tout raconté, lui il a tout vu.

— Très bien monsieur, nous vous remercions pour votre collaboration, mais maintenant je vous prie de retourner à vos affaires — puis regardant autour de lui, il ajouta sur un ton de commandement qui n'admettait aucune discussion : ceux qui n'ont rien à voir dans cette affaire, circulez ! Allez, circulez !

L'ambulance arriva en même temps que la mère d'Étienne, qui redoubla de sanglots lorsqu'elle le regarda avec réprobation en disant :

— Qu'est-ce que tu as encore fait ?

Valérie la tranquillisa en lui racontant les événements comme Marcel, le serveur, l'avait fait. Lorsque la mère d'Étienne le serra très fort dans ses bras en lui disant que ce n'était pas grave, que ce n'était pas sa faute et que monsieur Henri allait se rétablir rapidement, Valérie éprouva le besoin que quelqu'un en fasse autant pour elle.

Les infirmiers semblaient très compétents. Ils emmenèrent Henri sur un brancard après lui avoir mis une minerve et une perfusion.

Marcel demeura un instant debout au milieu de la rue, regardant dans la direction où avait disparu l'ambulance, dégingandé, les bras pendants, le tablier et la serviette imprégnés de sang et l'âme vide.

L'un des gendarmes s'approcha avec douceur et politesse.

— Suivez-moi, nous allons nous asseoir dans le fourgon et prendre les déclarations.

Marcel passa devant Valérie au moment où elle raccrochait son téléphone en murmurant entre ses dents :

— Crétin ! Puisqu'il ne s'intéresse qu'à sa famille, il n'a qu'à rester avec eux, et elle fondit en larmes.

Marcel la prit par les épaules, comme l'aurait fait un père, de-

vinant de quoi il s'agissait, et lui dit :

— Parfois, certains événements permettent d'avoir une vision plus claire et plus objective des choses auxquelles la routine nous a habitués.

Valérie se rendit compte que le destin venait de tourner une page de sa vie.

8

Un jeune médecin à la blouse déboutonnée et à l'air fatigué fit irruption dans la petite salle d'attente. Tous ceux qui étaient présents levèrent vers lui un regard plein d'espoir et d'angoisse.

— Les proches d'Henri Pichon ?

Valérie leva courageusement le doigt, comme à l'école, sous le regard désespéré des autres.

— Suivez-moi s'il vous plaît.

Ils sortirent par une autre porte ; Valérie, silencieuse et effrayée, regardait les vieilles dalles propres du sol. Après un court trajet, qui lui parut interminable, ils entrèrent dans un petit bureau aux murs verts et au mobilier en formica fatigué.

— Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Il la regarda quelques instants avec une expression rassurante, moment dont Valérie profita pour essayer de s'expliquer :

— En réalité je ne suis pas proche de monsieur Pichon, ce qu'il y a...

— J'ai été informé. Monsieur Pichon n'a pas de famille proche. On dirait que la vie l'a dépouillé de tout son entourage. Dans ces circonstances, nous avons décidé, exceptionnellement, d'assouplir le règlement des visites.

Devant la surprise de Valérie, il ajouta :

— Henri Pichon présente un TCC sévère.

Valérie prit un air interrogateur.

— Excusez-moi, un TCC est un traumatisme cranio-cérébral. Henri Pichon se trouve dans un état de coma stabilisé depuis

vingt-huit heures. Nous l'avons transféré de l'USI à la salle de surveillance intensive. L'expérience a prouvé que, dans ces cas-là, il y a une meilleure réponse au réveil lorsque les malades sont accompagnés.

— Je peux être disponible pendant quelques jours, mais après il faudra que je retourne au bureau.

— Je comprends, il faut que vous repreniez votre vie...

— Ma vie ! Ma vie vient de subir un complet revirement. Grâce à Henri Pichon, ma vie a pivoté de cent quatre-vingts degrés. Et je vous garantis que je ne dis pas ça ironiquement.

— Celle d'Henri Pichon aussi, dit le médecin pensif, comme une constatation.

— J'en suis profondément navrée, c'est en partie de ma faute que...

— Racontez-moi comment c'est arrivé.

Valérie commença à relater les faits sous le regard tranquille du jeune médecin. Un jeune médecin qu'elle commençait à regarder pendant qu'elle parlait et se tranquillisait ; il avait bonne allure. D'abord l'accident, puis l'arrivée de la mère d'Étienne, le petit garçon à bicyclette, le constat de la police... elle termina avec une psychanalyse de sa relation avec Naël.

...

— J'ai raccroché en le traitant de crétin, acheva-t-elle. Et après toute la paperasserie de l'accident, j'ai appelé une amie et nous sommes allées ensemble chez moi. J'ai ramassé toutes mes affaires et je suis venue attendre ici.

Elle avait dit tout cela d'un air sérieux, avec l'attitude d'une femme qui sait où elle va et ce qu'elle doit faire.

— Vous êtes ici depuis hier matin ? demanda le médecin.

— Non, non. Nous nous sommes relayés, Yvette, Marcel et moi.

Et devant l'expression déconcertée du médecin elle expliqua :

— Yvette est la mère d'Étienne, le petit garçon qui a catapulté

monsieur Pichon, et Marcel est le serveur du Relais de la Butte, celui qui a assisté à tout. Il connaît Henri Pichon depuis qu'il est arrivé à Montmartre pour vivre avec son oncle et sa tante après la perte de ses parents, alors qu'il n'était encore qu'un enfant.

— Et vous ne pourriez pas vous relayer encore un certain temps ?

— Combien de temps pensez-vous qu'il va rester dans le coma ?

— C'est difficile à dire avec précision. Le crâne présente un hématome qui s'étend de la zone frontale à la zone occipitale. Après avoir observé une augmentation de la pression intracrânienne, nous avons réalisé un TDM. C'est un scanner... —voyant que Valérie indiquait d'un signe de tête qu'elle comprenait, il continua—, il y a un œdème dans la zone occipitale.

— Qu'est-ce que ça veut dire exactement ?

— L'œdème est en train de se résorber. Il est possible que dans quelques jours il cesse de compresser le cerveau et que Monsieur Pichon se réveille. Il peut aussi se réveiller avant la résorption complète. Ou bien...

— Ou bien ?

— Ou bien cela peut empirer ou se compliquer. Mais ce n'est pas habituel dans le cadre qu'il présente.

— Et lorsqu'il se réveillera, qu'arrivera-t-il ?

— Les traumatismes sont généralement dus à des blessures pénétrantes dans le crâne ou à une accélération/décélération rapide du cerveau qui blesse les tissus à l'endroit de l'impact et sur le pôle opposé à cause du contrecoup, et quelques fois aussi, légèrement à l'intérieur des lobes frontaux et temporaux. Le tissu nerveux, les vaisseaux sanguins et les méninges se déchirent et se brisent, ce qui provoque l'apparition d'interruptions nerveuses, d'ischémies ou d'hémorragies inter-crâniennes et extra-crâniennes et d'œdèmes. Mais dans notre cas, pour une raison incompréhensible, le scanner n'a montré aucun dommage, mis à part cet

œdème qui presse la zone occipitale et qui est en train de se résorber rapidement.

Valérie ne dit rien, en attendant la réponse à sa question.

— Lorsqu’il se réveillera, il ne devrait avoir aucune séquelle. Mais je ne peux pas l’assurer, le pronostic est grave et le cerveau est encore un grand mystère pour nous. D’autre part, il a d’autres traumatismes sur le reste du corps, je crois me rappeler qu’il a quatre côtes fêlées, un déplacement de la deuxième cervicale et de la cinquième lombaire, mais la moelle épinière n’est pas touchée. Cet après-midi, l’ostéopathe viendra le voir et décidera s’il peut les remettre en place ou si nous attendons pour une intervention. Il est préférable de ne pas passer par le bloc opératoire tant que le TCC n’est pas résolu.

— D’accord, je vais appeler les autres pour nous relayer.

— Bien, dès que vous aurez fini vos appels je vous conduis auprès de lui.

— Et que dois-je faire ?

— Il n’existe pas de recette miracle, prenez-lui la main et racontez-lui ce que vous voudrez. Autre chose : pendant cette phase, il est fréquent que le malade bouge les doigts ou une autre partie du corps, c’est normal.

Vous avez aimé et vous voulez lire plus ?
Vous trouverez le roman complet sur :

<http://ViewBook.at/Le-Voleur-de-centimes>

...

Merci beaucoup.